

# *L'idylle dorée*

*Au vent joyeux de la bonne nouvelle*

*L'étable s'ouvre ; et sa merveille est telle*

*Que les naïfs bergers en sont troublés.*

*Illuminant la crèche sombre encore,*

*L'Enfant paraît en un orbe d'aurore,*

*Plus blond que l'or des métaux et des blés.*

*Tout reluit sous l'humble chaume en ruine ;*

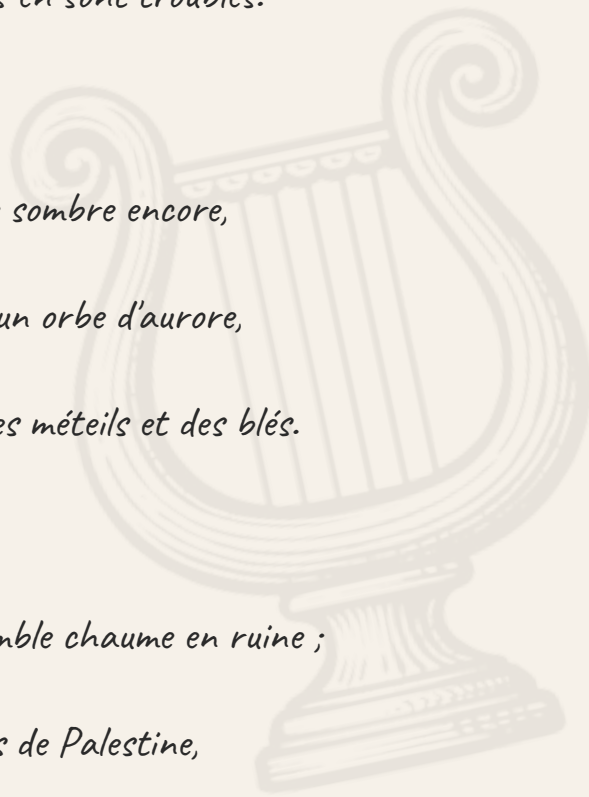
*Tout y rutille. Ô nuits de Palestine,*

*De vos ciels d'aube pâle, est-ce un reflet ?*

*Lune magique, est-ce ton sortilège ?*

*Est-ce l'éclat de ta blancheur de neige ?*

*Est-ce ton charme, ô bel enfantelet ?*



*Un homme est là, grave comme en un temple ;*

*Hiératique, il admire, il contemple,*

*Ne sachant plus que bénir à genoux.*

*Dans son long voile et dans sa blanche robe,*

*Pudique et belle, aux regards se dérobe*

*Une humble femme au profil triste et doux.*

*Couple candide, ils restent sans parole,*

*Le front ceint d'une opaline auréole,*

*Navrés d'amour et de ravissement.*

*Le père exulte, et la mère soupire ;*

*Tendre, elle fait effort pour lui sourire,*

*Mais son sourire expire tristement.*

*Elle, la Sainte, elle, l'Immaculée,*

*Oh ! comme elle est confuse, émerveillée,*

*Toute à son rêve et toute à son affront.*

*Elle se voit dans une bergerie,*

*Et, pour son Christ, non pour elle, Marie*

*Pleure, le glaive au cœur, l'épine au front.*

*Le nouveau-né, demi-nu, que l'haleine*

*Du bœuf et de l'âne réchauffe à peine,*

*Tout frêle et tout mignon, tremble et vagit.*

*La plus modeste entre toutes les mères*

*Se meurt de honte, et le sang de ses pères*

*Comme une pourpre à sa tempe rougit.*

*Dans ce réduit de misère, les anges,*

*Venus du ciel, modulent les louanges*

*Du gracieux petit roi de Sion.*

*L'oreille entend la harpe qui console,*

*La tendre lyre et la tendre viole,*

*Et le théorbe et le psaltérion ;*

*Mais ni le luth qui berce et qui caresse,*

*Ni la viole exquise de tendresse,*

*Rien n'a charmé le souci maternel.*

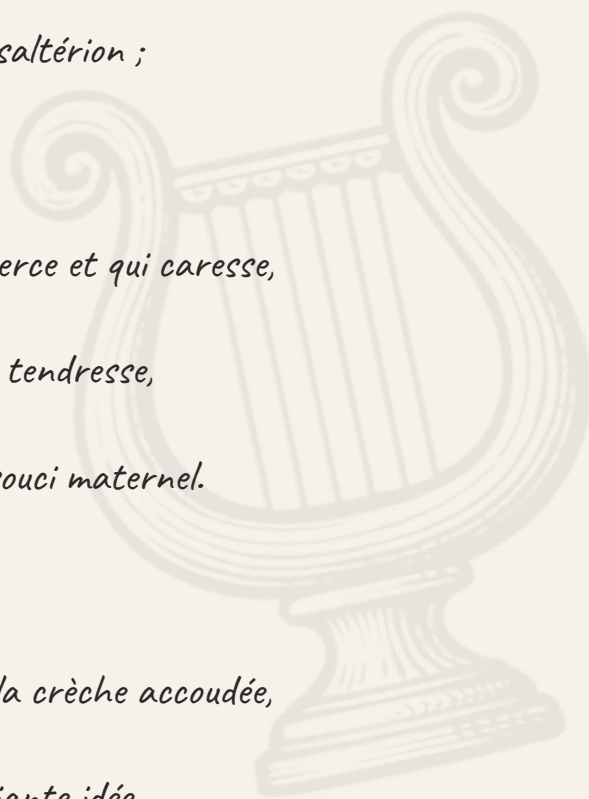
*Pensive, au bord de la crèche accoudée,*

*Elle pressent, crucifiante idée,*

*Quelque chagrin qui lui semble éternel.*

*Les séraphins suspendent leur cantique :*

*Et l'âpre son du hautbois bucolique*



*Se mêle au frais gazouillis des pipeaux.*

*La corne a pris sa voix la plus câline,*

*Et le roseau langoureux, en sourdine,*

*Chante à ravir l'âme des bleus oiseaux.*

*On croit ouïr les endormeuses plaintes*

*De l'air parmi les légers térébinthes,*

*Du soir parmi les pâles oliviers.*

*En la blancheur de la lumière astrale*

*Monte et descend la fraîche pastorale*

*Que dit le chœur rustique des bouviers.*

*Cette musique élyséenne coule*

*Et, vrai miracle, ondule et se déroule,*

*S'achève et file en sanglots inouïs.*



*Des femmes vont à l'adorable Juive*

*Offrir, avec la myrtille et l'olive,*

*Roses et lis tout frais épanouis.*

*Silencieux, dévalant les collines,*

*Orientés par les clartés divines,*

*Déjà, voici les chameliers du Nil.*

*Ils ont offert l'ambre et le cinnamome*

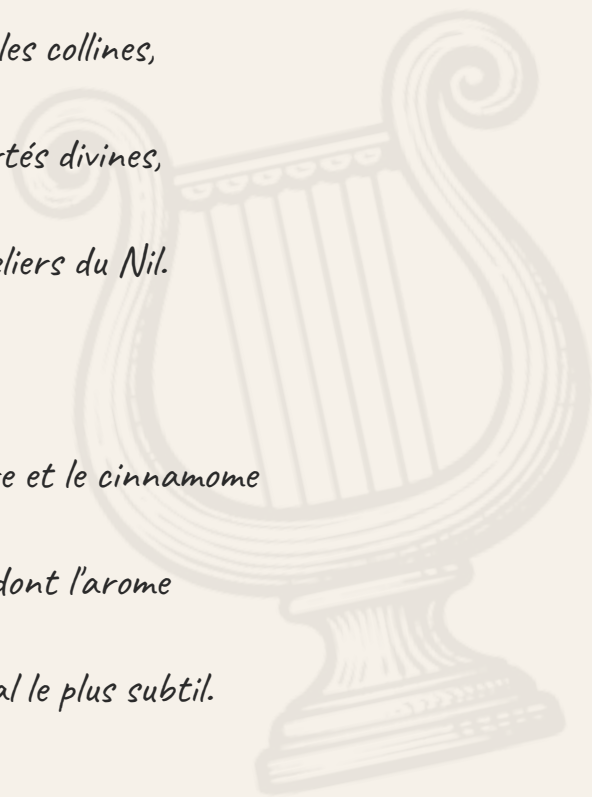
*Et ces lotus d'oasis dont l'arome*

*Calme et guérit le mal le plus subtil.*

*Ni les soupirs des pipeaux et des flûtes,*

*Ni le Noël des chevriers hirsutes,*

*Rien n'a charmé le maternel souci ;*



*Ni les lotus, ni les lis de Judée,  
Ni l'oliban des rois de la Chaldée,  
Rien ne l'allège et rien ne l'adoucit.*

*Dans son berceau, que la mousse encourtine,  
L'enfant s'éveille, et sa lèvre enfantine  
S'ouvre et sourit d'un sourire de ciel.*

*Sur cette bouche idéalement rose,  
La Mère, moins songeuse, moins morose,  
Pose un baiser mouillé de pleurs de miel.*

*Ô tendres pleurs, délicieuses larmes,  
Est-il quelqu'un qui résiste à vos charmes ?  
Femme, tes pleurs font pleurer tous les yeux !*

*Dès son réveil, calme, à celle dont l'âme*

*D'inquiétude et d'angoisse se pâme,*

*Le Fils envoie un regard radieux.*

*Nul pavillon d'impérator n'égale*

*Ce gîte où luit la gloire filiale,*

*Ce lit de paille aux rideaux de soleil.*

*Le pâtre adore et Joseph s'extasie :*

*Certes, jamais les huchiers de l'Asie*

*Ni les bouviers n'ont vu tableau pareil.*

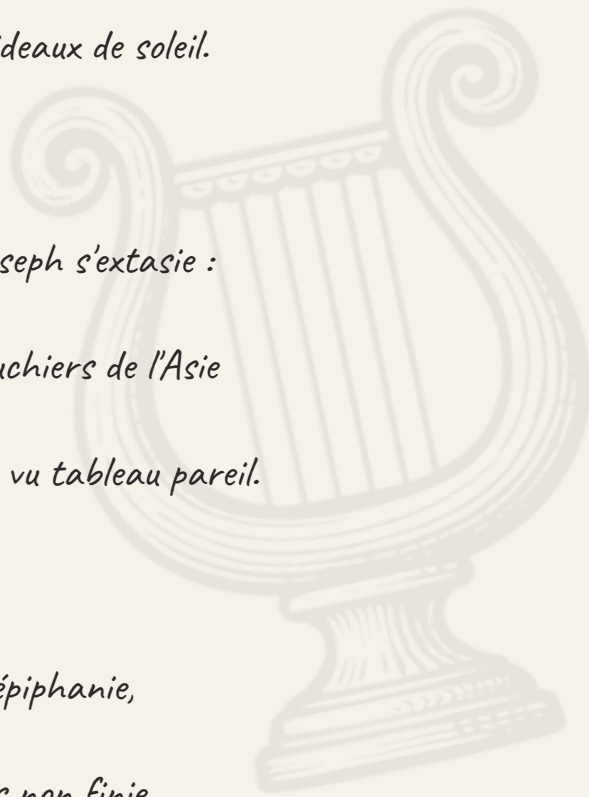
*Vision rose, exquise épiphanie,*

*Divine idylle à jamais non finie,*

*Charmante encore après dix-huit cents ans !*

*Aux Bethléem mystiques, des deux Mondes*

*Peuples et rois, caravanes profondes,*



*À pleines nef s apportent des présents.*

*Bercail d'azur, asile de mystère,*

*Où le Noël amoureux de la terre*

*Alterne avec le cantique des cieux !*

*Crèche où naquit l'agneau des paraboles,*

*Agreste autel des célestes symboles,*

*Je vois s'ouvrir ton chaume harmonieux.*

*Tout ébloui, sur le seuil je m'arrête,*

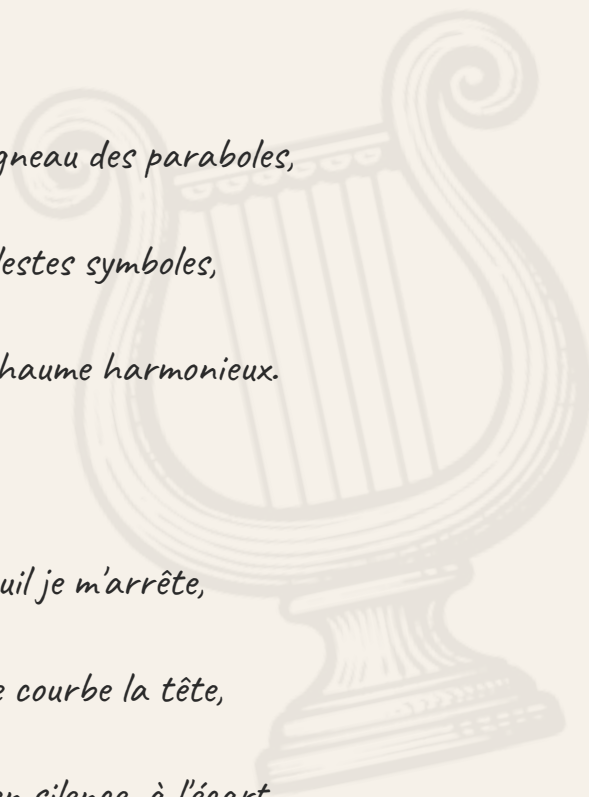
*Je me prosterne et je courbe la tête,*

*Dans la pénombre, en silence, à l'écart.*

*Pour te louer, divin berceau, j'aspire*

*L'harmonieux lyrisme qu'on respire*

*Dans les motifs des aèdes de l'art.*

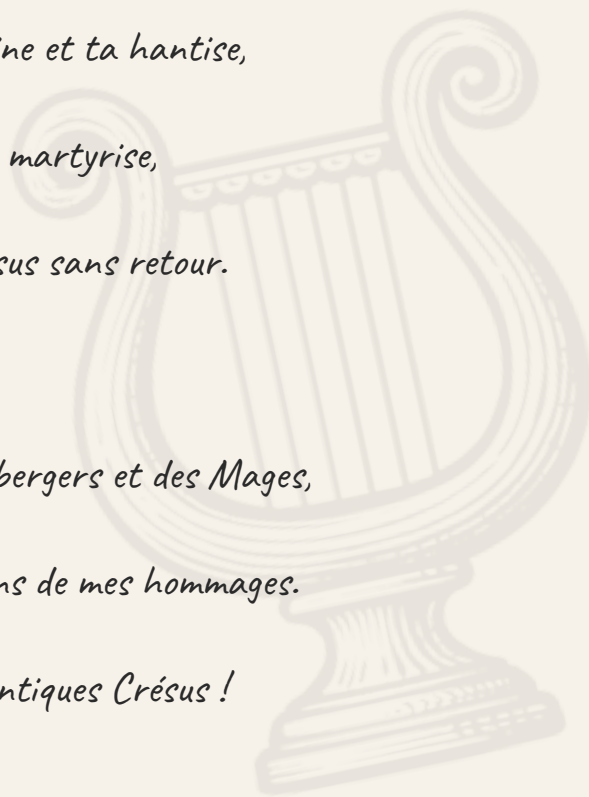


*Ô Mère pure, ô Vierge maternelle,  
Vase de nard qui déborde et ruisselle,  
Inonde-moi des flots de ton amour !*

*Je veux bercer ta peine et ta hantise,  
Adoucir le mal qui te martyrise,  
Je veux aimer ton Jésus sans retour.*

*Suivant les pas des bergers et des Mages,  
Je viens offrir l'encens de mes hommages.  
Que n'ai-je l'or des antiques Crésus !*

*Oh ! laisse-moi, Vierge, Mère divine,  
Prendre en mes bras, presser sur ma poitrine,  
Ton bien-aimé, ton trésor, ton Jésus !*



*Je veux que ma lèvre à sa lèvre touche.*

*Combien heureux je serais, si ma bouche*

*Pouvait chanter un chant digne de toi !*

*Mais c'est en vain que mon hymne s'élance.*

*Suspends ton rythme, ô mon cœur, le silence*

*Exprime seul mon extatique émoi.*

*Nérée Beauchemin (1850-1931)*

